

# Du prix correct

Rudolf Steiner

Extrait du livre « Cours d'économie et séminaire »

© Éditions Anthroposophiques Romandes 2004

Conférence du 29 juillet 1922 à Dornach

Traduction de Jean-Lambert Des Arts et Jean-Marie Jenni

Vous savez peut-être que j'ai cherché à définir par une formule dans mon ouvrage « Éléments fondamentaux pour la solution du problème social »<sup>1</sup>, comment parvenir à une représentation du prix correct dans le processus économique. Une formule de ce genre ne fournit naturellement tout d'abord rien d'autre qu'une abstraction. Au cours de ces conférences, qui devraient former un tout bien que notre temps soit limité, notre tâche consistera, ne serait-ce que schématiquement, à faire entrer dans cette abstraction toute l'économie.

Aussi avais-je donné dans cet ouvrage la formule suivante : Un prix est correct s'il permet, à celui qui a fabriqué un produit, d'obtenir une somme suffisante à satisfaire ses besoins, y compris ceux de sa famille, pendant tout le temps nécessaire à l'élaboration d'un produit semblable. Cette formule, aussi abstraite soit-elle, est néanmoins exhaustive.

Il s'agit, lors de l'élaboration de telles formules qu'elles contiennent réellement toutes les particularités concrètes. Et je pense que cette formule est aussi satisfaisante, pour l'économie, que le théorème de Pythagore l'est par exemple pour tous les triangles rectangles. Or, dans le théorème en question, on doit faire entrer toutes les longueurs possibles des côtés du triangle, tandis que la formule du prix correct doit contenir un nombre de facteurs bien plus élevé. Comprendre comment faire entrer dans cette formule l'entier du processus économique, c'est pratiquer la science économique.

Je voudrais partir aujourd'hui d'un aspect essentiel de cette formule. En effet, je n'y fais pas intervenir le passé, mais le futur. J'insiste expressément : la contre-valeur doit assurer les besoins à venir, jusqu'au moment où aura été créé un même produit. C'est un point essentiel de cette formule. Si l'on exigeait la contre-valeur d'un produit déjà fabriqué en fonction de son coût actuel, qui correspond d'une certaine manière à des processus économiques, il se pourrait très bien que le producteur ne reçoive, par exemple, que les cinq sixièmes, car les processus économiques poursuivent leur marche du passé vers le futur en se modifiant. Prétendre établir quoi que ce soit sur la seule foi du passé c'est, à coup sûr, le moyen de se fourvoyer en matière d'économie. Car le propre de l'activité économique est justement de mettre en œuvre les processus futurs liés à ce qui précède. Si nous utilisons les processus du passé pour mettre en œuvre ceux de l'avenir, les valeurs se modifieront éventuellement de manière significative, car les valeurs se déplacent constamment. Il s'agit donc, dans ma formule, avant tout de ceci : le temps consacré à la fabrication d'une paire de bottes mise en vente n'a absolument aucune importance au regard de l'économie, ce qui compte c'est le temps nécessaire à la confection d'une nouvelle paire. Voilà de quoi il retourne dans cette formule, et nous devons maintenant nous appliquer à la comprendre au sens le plus large possible dans le processus économique.

Hier nous avons placé devant le regard de l'âme : nature — travail — capital, lequel est utilisé par l'esprit. Je pourrais tout aussi bien écrire ici, à la place de capital, esprit. Nous avons d'abord parcouru ce circuit dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Nous avons signalé qu'au point de la nature, il ne doit se produire aucun amoncellement de capital, mais que ne doit transiter que ce qui revêt un caractère de semence, un pouvoir de relancer le processus économique, et non pas un capital fixé dans la nature produisant une rente foncière et constituant un barrage économique. Je vous ai même précisé qu'en fait, le revenu tiré de la vente d'une propriété, la valeur obtenue par

un bien foncier était en contradiction, dans le processus économique, avec l'intérêt qu'on peut avoir à produire des biens qui ont une valeur.

Celui qui désire valoriser des biens à l'aide du capital préfère des taux d'emprunt aussi bas que possible. Il a ainsi moins d'argent à dépenser en intérêts et peut disposer plus librement du capital mis à sa disposition. Mais — je me permets d'évoquer ces choses, car elles sont importantes dans notre économie —, celui dont l'intérêt réside dans l'augmentation de la valeur de la propriété foncière profitera d'un abaissement du taux d'intérêt. En payant de faibles intérêts, il fera augmenter la valeur<sup>2</sup> de ses propriétés, alors que celui qui crée des produits de valeurs en payant des intérêts plus faibles pour les sommes empruntées pourra abaisser ses coûts de production. Ainsi les marchandises, où importe le processus de production, seront meilleur marché pour un taux réduit, alors que le bien foncier qui produit des revenus sans qu'il soit rien créé au préalable renchérit par taux bas. Vous pouvez facilement le calculer. C'est une réalité économique.

Nous sommes devant la nécessité de devoir utiliser deux taux d'intérêt différents : l'un aussi bas que possible, assigné au capital d'équipement et d'installation du travail de production des biens, et l'autre aussi élevé que possible assigné au capital foncier. Cela coule de source. Nous devrions donc avoir un taux d'intérêt le plus élevé possible pour ce qui concerne le sol. Voilà qui ne se laisse pas faire sans autre dans la pratique. Un taux d'intérêt majoré pourrait sans doute être fixé pour le capital d'emprunt foncier. Mais cela ne servirait pas à grand-chose, car je veux parler d'une très forte augmentation — je pense par exemple à un taux de cent pour cent qui aurait pour effet de stabiliser la valeur d'un bien foncier — mais on se heurterait alors à de grosses difficultés d'application. Un taux de rémunération de cent pour cent des capitaux hypothécaires assainirait immédiatement la situation. Toutefois cette mesure est inapplicable en pratique. Il s'agit en l'occurrence de se faire une idée claire du processus économique ; on découvre bien vite que seule la vie associative peut assainir le processus économique car, vu sous un angle correct, on est amené à le conduire de manière juste.

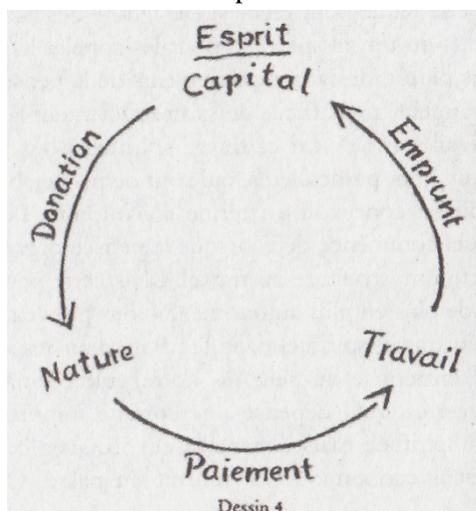
Au sujet du processus économique, nous devons évoquer la production et la consommation, comme je l'ai dit hier. Nous devons examiner l'action de fabriquer et celle de consommer. Or, il s'agit d'une opposition qui a joué à notre époque un grand rôle dans les discussions à propos d'économie, et qui a animé la polémique. On s'est notamment beaucoup disputé autour de la question de savoir si le travail de l'esprit, en tant que tel, était même en mesure de produire des valeurs économiques.

Le travailleur spirituel est sans aucun doute un consommateur. Mais qu'il soit aussi un producteur, dans le sens que nous devons donner à ce mot en économie, a été très controversé. Par exemple, les marxistes les plus extrêmes ont mis en avant, sans se lasser, le cas de ce malheureux comptable communal des Indes ; bien qu'absent du travail aux champs comme de tout autre travail `productif', il devait tenir les registres de la commune et consigner tous les travaux productifs. Les marxistes lui déniaient toute activité productive. Ils en concluent qu'il vit de la plus-value obtenue du travail des producteurs. Nous avons donc ce comptable de luxe, sur qui on insiste sans relâche comme une rengaine, de même que nous avons Caïus dans tous les cours de logique formelle des gymnases, où il est question de prouver la mortalité des hommes, vous savez bien, dans le fameux syllogisme : « Tous les hommes sont mortels, Caïus est un homme, donc Caïus est mortel » Or, à force d'avoir démontré le caractère mortel de l'être humain, il se trouve que Caïus est devenu un personnage logique immortel. Ainsi en est-il du comptable indien ne vivant que de la plus-value du travail des producteurs ; voilà ce qu'il en est de lui dans la littérature de pure culture marxiste.

Cette question est donc semée d'embûches de cette nature, je dois le dire, et elle fait trébucher, lorsqu'on l'envisage dans le champ économique : dans quelle mesure — ou même principalement — le travail de l'esprit est-il économiquement productif ? Voyez-vous, la réponse dépend fortement de la distinction que l'on fait entre le passé et l'avenir. Si vous ne considérez que le passé et les enseignements statistiques que l'on peut en tirer, vous prouverez que le travail spirituel qui se tourne vers les effets déjà accomplis et les conséquences immédiates de ce passé est tout à

fait improductif. Ce que le passé livre à l'avenir porte uniquement sur des résultats matériels, et c'est ce travail seul qui peut être considéré comme productif ainsi que ses conséquences au regard économique. Il en est tout autrement dès que vous envisagez l'avenir — et l'activité économique consiste justement, à partir du passé, à travailler pour l'avenir. Un exemple très simple vous permettra d'en juger. Supposez qu'un artisan dans un village, tombe malade. Selon les circonstances, il peut être soigné par un médecin inexpérimenté, et devra garder le lit pendant trois semaines au cours desquelles il lui sera impossible de travailler, sinon à son rétablissement. Sa maladie apportera une perturbation au processus économique. S'il s'agit d'un cordonnier fabriquant des chaussures, il ne pourra plus livrer de chaussures sur le marché — pris au sens large — pendant trois semaines. Mais supposez qu'il soit traité par un médecin habile qui le remette sur pied en huit jours, il reprendra son travail plus rapidement, vous allez pouvoir répondre vous-même sérieusement à la question : qui a fabriqué les chaussures pendant les deux semaines ainsi gagnées ? Le cordonnier ou le médecin ? À vrai dire, le médecin, sans aucun doute. C'est donc très clair, dès que vous envisagez le futur, vous ne pouvez plus affirmer que l'esprit, tourné vers le futur, n'est pas productif. Tourné vers le passé, l'esprit ou plus exactement celui qui travaille avec son esprit, n'est que simple consommateur. En rapport avec l'avenir il est parfaitement productif, c'est même le plus productif de tous. Que ceux qui travaillent de leur esprit soient les plus productifs par leur capacité de transformer complètement des processus de production, est démontré par la construction des tunnels. En effet, ceux-ci n'auraient pu être percés aujourd'hui si le calcul différentiel n'avait été inventé. Avec cette sorte de travail, Leibnitz<sup>3</sup> participe encore aujourd'hui à la construction de tous les tunnels, et le niveau des coûts est essentiellement une conséquence de la mise en œuvre des forces de l'esprit. En conséquence vous ne pouvez jamais répondre aux questions économiques de la même manière, selon que vous observez le passé ou l'avenir. Et la vie ne remonte pas vers le passé, ni même ne prolonge le passé, elle tend vers l'avenir.

Aucune considération sur l'économie ne pourra donc être tenue pour réelle si elle ignore des accomplissements du travail spirituel, pour les appeler ainsi, mais disons plutôt, des accomplissements de la pensée. Or il est vraiment très difficile de saisir exactement la part de ce travail spirituel, car ce travail spirituel a des propriétés tout à fait particulières, qui sont de prime abord très difficiles à concevoir en terme d'économie. Le travail spirituel commence déjà lorsque la pensée organisatrice apporte une structure au travail. Mais cette pensée devient de plus en plus autonome. Si vous pouvez saisir la part du travail spirituel dans l'activité d'un responsable d'une entreprise au sein de notre culture matérielle, vous verrez qu'il dépense une somme importante de travail spirituel, mais il travaille encore avec ce que le processus économique lui fournit du passé. Or il est inévitable que dans une activité spirituelle — je préfère cette appellation à celle de travail — apparaît aussi, ne serait-ce que pour des raisons purement pratiques, une part d'action spirituelle totalement libre. Avec l'invention du calcul différentiel et, à plus forte raison, lorsqu'on peint un tableau, on a affaire à une véritable activité spirituelle autonome. Du moins peut-on parler d'une façon relative d'activité spirituelle libre, puisque ce qui a été employé, provenant du passé, les couleurs et les produits nécessaires, était peu de chose en regard du volume des achats de produits bruts indispensables à nos fabrications matérielles.



Continuant notre chemin, nous parvenons maintenant (dessin 4) dans le domaine de la vie spirituelle complètement libre et y trouvons, avant toute autre chose, l'instruction et l'éducation. Les personnes qui sont chargées de l'instruction et de l'éducation se trouvent entièrement au sein d'une activité spirituelle absolument libre. À l'égard du déroulement purement matériel du processus économique, ces libres travailleurs spirituels ne sont, en regard du passé, que de purs consommateurs, ils ne sont que

consommateurs. Or, vous pouvez dire maintenant que ces gens produisent bel et bien quelque chose et sont même rétribués en fonction du produit de leur travail — si ce sont des artistes peintres par exemple. Ainsi le processus économique semble applicable à leur cas, comme si l'on fabriquait une table et qu'on la vendait. Cependant, les choses deviennent tout autre dès que nous cessons de nous intéresser à l'achat ou à la vente individuelle pour réfléchir en termes d'économie et porter notre attention sur l'ensemble de l'organisme économique — or la division du travail a tellement progressé que nous sommes obligés d'étendre notre regard.

Il existe en outre au sein de l'organisme social encore d'autres sortes de purs consommateurs. Ce sont les jeunes gens, les enfants et les personnes âgées. Les premiers sont d'abord de purs consommateurs jusqu'à un certain âge. Et ceux qui ont pris leur retraite ou qui ont été pensionnés sont aussi redevenus de purs consommateurs.

Il vous suffira d'une modeste réflexion pour découvrir aussitôt qu'il est nécessaire, dans le processus économique, qu'il y ait de purs consommateurs, qui ne sont pas des producteurs ; sans eux le processus ne pourrait pas progresser ; car si tous étaient producteurs, ce qui est produit ne pourrait être consommé totalement. Or le processus économique doit pouvoir se poursuivre — du moins comme il en va de la vie humaine. Et la vie humaine n'est pas faite que d'économie, c'est un tout. Ainsi le progrès du processus économique n'est possible que s'il se trouve en son sein de purs consommateurs.

D'ailleurs, je vais vous illustrer d'un tout autre point de vue le fait qu'il y a des consommateurs purs dans le processus économique. Nous pouvons garnir ce cercle-là (dessin 4), qui peut devenir très riche d'enseignements, de toutes sortes de propriétés possibles, et la question se posera pourtant, comment pourrions-nous loger dans ce cercle chacun des événements du processus économique, car il est précisément le cycle de notre économie ? Or il y a, sur le marché un fait qui se produit immédiatement lors d'une vente ou d'un achat quand je paie comptant. Que je paie avec de l'argent ou que je pratique le troc en donnant en échange une marchandise acceptée par le vendeur, cela n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est avant tout le fait de payer immédiatement, de payer, tout simplement. Et maintenant, il nous faut, à cet endroit du dessin 4, passer du regard habituel, trivial, à un regard conforme à l'économie. Car les différents concepts interfèrent continuellement les uns dans les autres, et la vision d'ensemble résulte du jeu réciproque des différents facteurs. Vous pouvez dire : on pourrait concevoir que l'usage s'établisse de ne plus payer comptant. On ne paierait qu'après, disons un mois ou un délai convenu. Oui, il s'agit de voir que nous aurions alors un concept totalement faux : en disant que je reçois aujourd'hui un habit que je ne paie qu'après un mois. Réellement, je ne paie après un mois non seulement le prix du costume, mais encore quelque chose d'autre : je paie ce qui, éventuellement se serait produit dans l'intervalle, une augmentation ou une réduction des prix, je paie alors quelque chose d'immatériel. Le concept du paiement au comptant doit exister, il l'est d'ailleurs pour les achats ordinaires. Ainsi un bien devient une marchandise lorsqu'il est payé immédiatement. C'est notamment le cas des produits transformés de la nature. Là je paie, le paiement joue le rôle essentiel. Ce paiement doit être effectué et je dois ouvrir ma bourse et en sortir l'argent ; et la valeur est déterminée à ce moment ou lorsque j'effectue l'échange d'une marchandise contre une autre. Là on paie. Voilà pour le premier point : il faut que le paiement soit effectué.

Le second point est celui sur lequel j'ai attiré votre attention hier en mentionnant qu'il joue un rôle semblable au paiement. C'est le prêt. Il n'interfère en aucune façon avec le paiement ; c'est un fait tout différent qui pourtant est là. Lorsqu'on me prête de l'argent je peux appliquer mon esprit à ce capital. Je deviens débiteur ; mais je deviens aussi producteur. Là le prêt joue un rôle très réel dans l'économie. Il doit être possible, si je suis doué de facultés créatrices, que je reçoive, d'une provenance quelconque, un capital en prêt pour mes réalisations. Je dois donc pouvoir le recevoir et pour cela il doit exister du capital de prêt. Au paiement on doit donc ajouter le prêt (dessin 4). Avec cela nous avons deux facteurs d'une très grande importance dans le processus économique : le paiement et le prêt.

Et maintenant, par une simple déduction, nous pouvons réellement trouver le troisième facteur, nous devons seulement le vérifier là, sur le dessin 4 ; à aucun moment vous n'aurez pu avoir de doute sur ce qu'est ce troisième facteur. Après les deux premiers qui sont payer et prêter, voici donner. Payer, prêter et donner, telle est la trinité de concepts qui doivent entrer dans toute économie saine. Nous avons une certaine réticence à considérer le don comme un facteur économique ; mais si le don n'existait pas, le processus économique ne pourrait tout simplement pas se poursuivre. Imaginez, par exemple, ce qu'il adviendrait des enfants si on ne leur donnait rien ! Nous ne cessons de faire des dons aux enfants et, dans le processus pensé en son entier et devant se poursuivre, le don est tout simplement là. Il est donc parfaitement injustifié de ne pas intégrer dans le processus économique les valeurs faisant l'objet de transfert sous la forme de dons. J'insiste particulièrement sur cette catégorie de transfert — au véritable scandale de beaucoup de personnes — dans mon ouvrage *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, catégorie à laquelle pourraient appartenir les moyens de production dont le transfert devrait s'apparenter à la donation à celui qui est capable de poursuivre judicieusement leur mise en œuvre. Il est bien certain qu'il faudra veiller à ce que ces donations n'aient pas lieu dans la confusion, mais au sens de l'économie, il s'agit bien de donations. De telles donations sont tout à fait indispensables.

Plus vous y réfléchirez, plus vous trouverez que la trinité : paiement, prêt et don est une nécessité économique. Vous vous direz que si elle n'était pas présente dans chaque cas où le processus économique est engagé, on aboutirait à une situation absurde.

On peut la combattre momentanément ; mais les connaissances en économie sont aujourd'hui encore très rudimentaires et, précisément ceux qui veulent l'enseigner, devraient l'admettre et réaliser, avant toute chose, que l'on est peu enclin à envisager le véritable contexte économique. Je pourrais dire que cela saute aux yeux. Cela saute tellement aux yeux que vous pouvez curieusement lire aujourd'hui dans les *Basler Nachrichten*<sup>4</sup> une considération sur l'absence d'intérêt, autant chez les dirigeants que les particuliers, pour le développement de la pensée en économie. Je ne crois pas des sujets qui ne sautent pas aux yeux aujourd'hui puissent être précisément discutés dans les *Basler Nachrichten* ! C'est une évidence. Et il est néanmoins intéressant qu'on en ait parlé de cette manière ; l'article est intéressant du fait que pour une fois l'absolue impuissance en économie se trouve sous le feu des projecteurs et qu'il y est demandé un changement et que les gouvernements et les particuliers devraient enfin commencer à raisonner autrement. Mais son raisonnement s'arrête là. Quant à cette autre manière de raisonner, les *Basler Nachrichten* n'en soufflent mot. Ce qui est d'ailleurs aussi très intéressant.

Or, on peut créer des perturbations dans le processus économique si l'on ne met pas en une juste relation les trois éléments de cette trinité. Il y a aujourd'hui des personnes qui s'enthousiasment tout particulièrement en faveur d'une forte taxation des successions, lesquelles sont évidemment aussi des donations. Ce prélèvement n'a pas une importance particulière en économie. Il ne dévalorise en rien l'héritage, dont la valeur  $V$  est décomposée en deux,  $V_1$  et  $V_2$ . Si l'on donne la valeur  $V_2$  à une autre personne, ne laissant que la valeur  $V_1$  à l'héritier, cela veut dire que la valeur  $V$  intéresse deux personnes. Il s'agit de savoir si celui qui a reçu la valeur  $V_2$  est aussi capable de gérer celle-ci que celui qui aurait reçu à la fois les valeurs  $V_2$  et  $V_1$ . Chacun pourra décider à son gré si un seul propriétaire capable exploitera l'ensemble de l'héritage avec plus de succès ou s'il est préférable de remettre une partie seulement à l'héritier et l'autre à l'État avec lequel il doit collaborer.

De telles choses nous détournent singulièrement de la pensée économique pure ; car elles sont produites par le ressentir, elles émanent de sentiments. Il est un fait que l'on envie les riches héritiers. Il se peut que de tels sentiments soient fondés, mais on ne peut pas en parler isolément dans un raisonnement économique. Ce qui importe c'est le contenu de la pensée économique ; c'est cette pensée qui doit guider les événements. Ainsi vous pouvez imaginer un organisme social malade à la suite d'une interaction inorganique entre le paiement, le prêt et le don, du fait que l'on s'oppose à l'un ou à l'autre de ces facteurs, ou qu'on favorise l'un au détriment de l'autre. Or, ces

trois éléments agissent ensemble quoiqu'on en veuille. Si d'un côté vous ne faites que supprimer la donation, vous ne faites que transférer<sup>5</sup>. Et la question de savoir si l'on doit transférer une donation n'est pas décisive, il faut plutôt savoir si le transfert a des effets favorables ; car choisir si un héritage doit être recueilli individuellement ou partagé avec l'État est une question qui doit être d'abord décidée dans le cadre économique. Il importe de savoir si l'une des solutions est meilleure que l'autre.

Il importe de voir que nous sommes devant le fait que la vie spirituelle libre jaillit avec une certaine nécessité du fait même de l'intervention de l'esprit dans la vie économique. Et cette vie libre de l'esprit — je l'ai dit tout à l'heure — conduit, considérant le passé, à la présence de purs consommateurs. Mais qu'en est-il de cette vie libre de l'esprit considérant l'avenir ? Eh bien ! Elle peut être indirectement productive, mais alors extrêmement productive. Imaginez par exemple que cette vie spirituelle puisse être libérée réellement au sein de l'organisme social, de telle sorte qu'elle permette partout l'épanouissement effectif des capacités ; elle serait en mesure d'exercer une influence d'une extraordinaire fécondité sur la part de vie spirituelle semi-libre, celle qui s'applique à la production matérielle. Considérée de cette façon, la vie spirituelle acquiert tout à fait sa place parmi les éléments économiques.

À considérer la vie sans préjugé, on pourra se dire qu'il n'est pas indifférent que les hommes qui agissent dans la vie spirituelle libre, dans un domaine quelconque, soient écartés — en raison peut-être du fait qu'ils ne peuvent plus vivre, n'étant pas rémunérés, seuls l'étant ceux qui participent à l'exécution des opérations matérielles de productions — ou qu'ils puissent vraiment exister au sein de l'organisme social des hommes capables de développer une libre activité spirituelle. Ces hommes actifs dans la libre vie spirituelle disposent de la faculté de libérer chez les autres leur spiritualité, en leur donnant une pensée plus mobile et en les rendant plus aptes à intervenir dans les processus matériels. Or, il s'agit d'êtres humains. Ne réfutez pas ce que je vous dis maintenant, en citant l'exemple de l'Italie où il y a vraiment beaucoup de vie spirituelle libre sans que pour autant les processus économiques, issus de la vie spirituelle, n'en aient été particulièrement stimulés. Oui, il s'agit bien d'une vie libre de l'esprit, mais elle provient du passé, des monuments, des musées etc. Or, celle-ci reste sans influence aucune. L'influence provient de ce qui vit, c'est-à-dire de ce qui émane des hommes dont la libre activité spirituelle agit favorablement sur les facultés de ceux qui réalisent la production. C'est cela qui agit sur l'avenir comme un élément de production économique. On peut affirmer qu'il est tout à fait possible d'améliorer la santé du processus économique en donnant leur champ d'action aux travailleurs libres de l'esprit, en permettant qu'existe un tel champ.

Admettez que vous ayez une vie associative saine dans une communauté sociale. Il relève de l'activité de cette association de régler le processus de production en répartissant judicieusement la main-d'œuvre au sein d'une branche d'activité. Voilà ce dont il s'agit, négocier avec les hommes de manière vivante, et laisser surgir tout l'ordre social à partir du discernement qui naît au sein des associations. Et si, un jour les associations commencent à comprendre quelque chose à l'influence de la libre vie de l'esprit sur les processus économiques, alors elles disposeront d'un bon moyen, que j'ai déjà indiqué dans *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, de régulariser le circuit économique. Ces associations s'apercevront en effet que, si le libre travail de l'esprit régresse, la cause résidera dans le trop faible volume des donations. Elles établiront la relation entre la cause et l'effet, entre la faiblesse des donations et le ralentissement des prestations de la vie spirituelle libre. En cas de rareté du travail spirituel libre on s'apercevra de la faiblesse des donations. On remarquera que le travail spirituel libre recule par manque de donations.

Il y a une très bonne occasion de porter le taux d'intérêt des biens-fonds à cent pour cent en remettant l'essentiel de la propriété foncière, sous forme de don libre, aux producteurs spirituels. Là réside une possibilité de mettre la question foncière en relation directe avec ce qui agira le plus fortement dans l'avenir, en d'autres termes : verser le capital en mal d'emploi, celui qui tend à s'investir dans des hypothèques, vers des institutions spirituelles libres. Voilà le côté pratique de

la question. Laissez aux associations le soin de trouver, à l'argent qui a tendance à s'investir dans des hypothèques, un chemin vers les institutions spirituelles libres ! Voilà comment cela doit se passer dans la pratique. Laissez les associations s'occuper de diriger l'argent, qui tend à s'investir dans les hypothèques, vers les institutions spirituelles libres ! Voilà le lien entre la vie associative et la vie en général. Vous voyez, par cet exemple, qu'il suffit d'essayer de pénétrer dans les réalités de la vie économique pour découvrir ce qu'il y a lieu de faire de ses différents éléments. Je ne veux pas faire de polémique et dire de faire ceci ou cela, je ne désire qu'attirer l'attention sur ce qui se passe en réalité. Et il en est ainsi : ce que nous ne pourrions jamais obtenir par la législation, écarter le capital excédentaire de la nature, pourra être atteint par l'intermédiaire des associations, lorsqu'elles dirigeront le capital en excès vers les institutions spirituelles libres. Je ne peux dire que ceci : une chose entraîne une autre, et la science permet de connaître les conditions qui les relient.

---

<sup>1</sup> GA 23 dans « Au cœur de la question sociale » Éditions Anthroposophiques Romandes 2017

<sup>2</sup> Ndt : Le mot valeur « Wert » signifie, si nous avons bien compris, la capacité d'un sol à absorber du capital. Mais le propriétaire conventionnel fera tout pour que son sol ait un rendement le plus élevé possible, donc un taux le plus élevé possible.

<sup>3</sup> Gottfried Wilhelm Leibniz 1646 – 1716 philosophe, scientifique, mathématicien, logicien, diplomate, juriste, bibliothécaire et philologue allemand. Esprit polymathe, personnalité importante de la période Frühaufklärung, il occupe une place primordiale dans l'histoire de la philosophie et l'histoire des sciences (notamment des mathématiques) et est souvent considéré comme le dernier « génie universel ». En mathématiques, la contribution principale de Leibniz est l'invention du calcul infinitésimal (calcul différentiel et calcul intégral). Source Wikipedia

<sup>4</sup> Ancien quotidien libéral-conservateur. Succédant à l'Avis-Blatt, il fut créé en 1844 sous le titre Allgemeines Intelligenzblatt der Stadt Basel. En 1856, il changea son nom en Basler Nachrichten aus der Schweiz und für die Schweiz et, une année plus tard, en Basler Nachrichten. A l'apogée du Kulturkampf et lorsque commencèrent les débats sur la révision de la Constitution fédérale, un groupe de politiciens radicaux s'empara de la majorité des actions; les idées conservatrices furent dès lors défendues par l'Allgemeine Schweizer Zeitung. En 1902, les libéraux reprirent la majorité et transformèrent les Basler Nachrichten en organe libéral-conservateur protestant. Source : Dictionnaire historique de la Suisse <https://hls-dhs-dss.ch>

<sup>5</sup> Ndt : « Umlagern » ou « urnschichten » est traduit par transférer. Déplacement du capital d'un endroit à l'autre, d'un propriétaire à l'autre.